

—De Perny vous connaît et répond de vous ; c'est pour cela que je vous dis : soyez avec nous.

Jusqu'ici les trois hommes étaient restés debout.

—Il me semble que nous avons le droit de nous asseoir, dit le Portugais, en prenant un siège.

Les autres l'imitèrent.

S'adressant de nouveau à Des Grolles, José Basco reprit :

—Notre intention est de quitter prochainement l'Amérique ; il faut absolument que nous retournions en France, à Paris. Je suppose que rien ne vous retient à New-York, que vous êtes prêt à partir.

—Ce soir, s'il le faut, répondit Des Grolles.

—Très bien. Mais à Paris comme à New-York et ailleurs, sans argent on fait triste figure.

—C'est vrai, fit piteusement Des Grolles.

—Si je ne me trompe pas, il y a vingt-deux mille francs dans la caisse de notre société.

—Oui, vingt-deux mille francs, confirma Sosthène.

—Eh bien, c'est à peu près comme si nous n'avions rien, car cette somme n'est pas le dixième de ce qui nous est nécessaire pour mener à bien notre entreprise. Il faut donc,—et pour cela tous les moyens sont bons,—que nous complétions notre capital.

Sosthène se rapprocha du Portugais.

—Voyons, est-ce qu'il y a quelque chose à faire ce soir ? lui demanda-t-il.

—Ce soir, non, mais, dimanche prochain, c'est-à-dire dans cinq jours, puisque c'est aujourd'hui mardi.

—Ainsi vous êtes sûr ?.....

—Je suis sûr qu'il y a quelque chose à faire ; seulement il faut réussir.

—Enfin, de quoi s'agit-il ?

—Je vous le dirai tout à l'heure. Comme il ne faut jamais être pris au dépourvu nous devons agir comme si le succès était assuré et faire d'avance nos préparatifs de départ. Le paquebot français, le *Ferragus*, doit partir lundi prochain, à six heures du matin ; dès aujourd'hui, chacun de nous ira retenir sa place et se

faire inscrire sur le livre des passagers. Lundi, nous nous rendrons à bord, séparément, comme si nous ne nous connaissions pas. Il est toujours bon d'être prudent.

—Et si l'affaire en question n'a pas réussi ? objecta Sosthène.

—Dans ce cas, répondit José, nous resterons encore à New-York, le *Ferragus* partira sans nous.

Il y eut un moment de silence.

Maintenant, reprit José Basco, écoutez-moi.

A son tour, Des Grolles se rapprocha du Portugais. Celui-ci regarda ses deux associés en passant ses doigts dans sa barbe.

—Nous écoutons, dit Sosthène.

—Eh bien, voici de quoi il s'agit, reprit José en baissant la voix : Il y a à New-York un vieux juif qui a plus de trois millions de fortune. Il s'est enrichi en vendant toutes sortes de marchandises. Entre autres trafics il a fait celui de diamants et autres pierres précieuses. Depuis quelques mois il s'est retiré tout à fait des affaires ; mais il lui reste pour environ trois cent mille francs de pierreries qu'il ne tient pas à conserver et dont il cherche à se débarrasser.

—Comment savez-vous cela ? demanda Sosthène.

—Par une conversation entre le vieux juif et un de ses coréligionnaires, dont j'ai été l'auditeur invisible. Les deux fils d'Israël étaient dans un jardin et se croyaient seuls, de plus ils causaient en arabe : mais je comprends et parle la langue arabe avec autant de facilité que toutes les langues de l'Europe.

Je continue : Je n'ai pas besoin de vous dire que la conversation m'avait vivement intéressé. Je voulus savoir où demeurerait le vieux juif et obtenir sur lui certains renseignements qui pouvaient ne pas être inutiles. Dès le lendemain je me mis en campagne et je sus bientôt tout ce que je tenais à savoir.

Le juif habite, à l'extrémité de la ville, une petite maison de modeste apparence qui lui appartient. Cette maison est bâtie au milieu d'un jardin carré, clos de murs assez élevés ; elle se cache dans les arbres et est suffisamment isolée. On